

**Jean-Marc Dugas.**  
***Notes d'un Maritimer à Marie-la-Mer.***

*Moncton. Éditions Perce-Neige. 1993. 112 pages.*

La poésie est-elle, comme le disait Hélène Harbec, «une oeuvre de démolition/tragique et nécessaire» (*Le cahier des absences et de la décision*)? Et de quoi pourrait-elle être le renversement sinon de ce qui s'impose à la conscience comme l'économie des pauvres espoirs, la norme quotidienne des gestes, le bonheur lui-même tel qu'il nous apparaît, simple à l'extrême, magnifique et éphémère? Cette dénonciation d'un bonheur purement nostalgique est au coeur de l'écriture de Jean-Marc Dugas. Ainsi la poésie s'écarte de la norme, à tout point de vue. Elle est déchirante:

pourquoi m'entraîner si loin du rivage  
la traversée est longue  
quel hublot faut-il ouvrir  
puisque mes yeux s'enivrent d'amour (p. 11).

Il se peut qu'à elles seules, ces images de voyage occupent l'ensemble des textes de ces étranges *Notes d'un Maritimer à Marie-la-Mer*. Mais, tout compte fait, le désir du départ, le flamboiement d'une quelconque Californie, la lointaine Finlande, servent de divertissement, détournent inévitablement du véritable lieu de la crise, l'insupportable Acadie qui est celle de Moncton du moins:

ce monde qui  
nous nourrissait  
et qui nous  
répugnait (p. 29).

C'est d'ailleurs dans le portrait angoissant de cette Acadie, pour qui Jean-Marc Dugas réserve ses plus dures accusations et qui semble pourtant constituer le noyau d'ambiguïté sur lequel se fonde toute l'écriture poétique, que les *Notes* atteignent leur plus

grande force d'expression. Ici, un nouveau territoire de l'imaginaire collectif se propose, pour mettre fin à l'enfermement d'une Acadie de tout temps trop restreinte, trop incestueuse:

don't stop  
production dans un pays perdu  
un pays sans culture  
l'Acadie remplie de  
berlicocos  
mes tantes  
de vieilles connasses (p. 21).

Ainsi naît de cette dénonciation le pays plus intellectuellement accueillant des «Maritimers» (Acadie, Terre-Neuve, *New Brunswick* et *New England* combinées), porteur d'une grande diversité douloureuse et libératrice. Dans cet espace agrandi, bourré d'ambiguïtés, le rejet de l'Acadie restreinte des «matantes» prend alors la forme d'une recherche identitaire qui ramène le poète, malgré lui, à un curieux attachement à l'origine:

moi le sauvage  
suis-je acadien ou indien  
descendant de la noblesse  
ou de la prière  
pour toi j'irai jusqu'au bout (p. 67).

En effet, l'Acadie démolie, violentée par le langage, revient nous hanter aux rivages de la quotidienneté qui nourrit la poésie: quotidienneté diglossique, habitée comme chez Patrice Desbiens par un peuple de machines à Coke, d'assiettes en plastique, de stations-service, par cette grande économie du transitoire qu'est malgré tout l'univers nord-américain du «Maritimer.»

Ainsi il est difficile du même souffle de coller à la réalité quotidienne la plus pauvre et la plus appauvrissante, et de lui rendre hommage dans un langage poétique qui ne soit pas, lui-même, le produit de cette pauvreté. Le recueil de Jean-Marc Dugas n'échappe pas toujours, en ce sens, à une sorte de culte de la pauvreté culturelle qui finit par démunir cette poésie elle-même. Cependant, on ne pourra qu'admirer le courage témoigné par cette écriture, irrésolue, mobile à l'extrême, et pourtant «tragique et nécessaire» dans ses limites.

François Paré  
University of Guelph